55e Année — 3e Série — N° 51 Le Numéro avec le Supplément = SEINE & SEINE-ET-OISE : 15 centimes = DÉPARTEMENTS : 20 centimes Samedi 20 Février 1909

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arrt)

POUR LA PUBLICITÉ
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Cie
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arrt)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : Nos 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 75	37 50	75 »
Union postale	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Le futurisme : F.-T. MARINETTI.
La Vie de Paris : « *Le Roi* » *à l'Elysée... Palace* : UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE.
Le complot Caillaux : UN RENSEIGNÉ.
Le commerce franco-anglais menacé : LOUIS CHEVREUSE.
Le five o'clock du "Figaro" : FABIEN.
La Chambre : *Histoire d'un instituteur* : PAS-PERDUS.
Autour de la politique : AUGUSTE AVRIL.
Comment voterons-nous ? : *La représentation proportionnelle* : GEORGES BOURDON.

PAGES 4, 5 ET 6

La Mode au théâtre : GHENYA.
Une curieuse aventure : CHARLES DAUZATS.
Le monde religieux : *La dissolution de la diocésaine de la Gironde* : JULIEN DE NARFON.
En Allemagne : *Nurenberg. — La Franconie* : JULES HURET.
Les Théâtres : *Gymnase* : « *L'Ane de Buridan* » : FRANCIS CHEVASSU. — *Théâtre Alexandre* : *Répétition générale de* « *la Ville morte* » : R. M.
Dessin : *Au Gymnase* : « *L'Ane de Buridan* » : DE LOSQUES.
« *L'Ane de Buridan* » : ROBERT DE FLERS ET G.-A. DE CAILLAVET.

Le Futurisme

M. Marinetti, le jeune poète italien et français, au talent remarquable et fougueux, que de retentissantes manifestations ont fait connaître dans tous les pays latins, suivi d'une pléiade d'enthousiastes disciples, vient de fonder l'Ecole du « Futurisme » dont les théories dépassent en hardiesse toutes celles des écoles antérieures ou contemporaines. Le *Figaro* qui a déjà servi de tribune à plusieurs d'entre elles, et non des moindres, offre aujourd'hui à ses lecteurs le manifeste des « Futuristes ». Est-il besoin de dire que nous laissons au signataire toute la responsabilité de ses idées singulièrement audacieuses et d'une outrance souvent injuste pour des choses éminemment respectables et, heureusement, partout respectées? Mais il était intéressant de réserver à nos lecteurs la primeur de cette manifestation, quel que soit le jugement qu'on porte sur elle.

Nous avons veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquée dont les coupoles de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis persans, nous avions discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines à nous sentir debout tous seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs!

Et nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage, qui passent sursautants, bariolés de lumières, tels les hameaux en fête que le Pô débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrava. Comme nous écoutions la prière exténuée du vieux canal et crisser les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugirent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

— Allons, dis-je, mes amis! Partons! Enfin, la Mythologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers anges! — Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous! Partons! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre!... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime pour la première fois dans nos ténèbres millénaires.

Nous nous approchâmes des trois machines renâclantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongeai sur la mienne...

Le grand balai de la folie nous arracha à nous-mêmes et nous poussa à travers les rues escarpées et profondes comme des torrents desséchés. Çà et là, des lampes malheureuses, aux fenêtres, nous enseignaient à mépriser nos yeux mathématiques.

— Le flair, criai-je, le flair suffit aux fauves!...

Sortons de la Sagesse comme d'une gangue hideuse et entrons, comme des fruits pimentés d'orgueil, dans la bouche immense et torse du vent!... Donnons-nous à manger à l'Inconnu, non par désespoir, mais simplement pour enrichir les insondables réservoirs de l'Absurde!

Comme j'avais dit ces mots, je virai brusquement sur moi-même avec l'ivresse folle des caniches qui se mordent la queue, et voilà tout à coup que deux cyclistes me désapprouvèrent, titubant devant moi ainsi que deux raisonnements persuasifs et pourtant contradictoires. Leur ondoiement stupide discutait sur mon terrain... Quel ennui! Pouah!... Je coupai court et, par dégoût, je me flanquai dans un fossé...

Oh! maternel fossé, à moitié plein d'une eau vaseuse! Fossé d'usine! J'ai savouré à pleine bouche ta boue fortifiante!

Le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs inutiles et de suie céleste, portant nos bras foulés en écharpe, parmi la complainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictâmes nos premières volontés à tous les hommes *vivants* de la terre :

Manifeste du Futurisme

1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.

2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.

3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.

4. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux, tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la *Victoire de Samothrace*.

5. Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.

6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.

7. Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef-d'œuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.

8. Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles!... A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.

9. Nous voulons glorifier la guerre, — seule hygiène du monde, — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent et le mépris de la femme.

10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.

11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés; les paquebots aventureux flairant l'horizon; les locomotives au grand poitrail qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeaux et des applaudissements de foule enthousiaste.

C'est en Italie que nous lançons ce manifeste de violence culbutante et incendiaire, par lequel nous fondons aujourd'hui le *Futurisme*, parce que nous voulons délivrer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires.

L'Italie a été trop longtemps le marché des brocanteurs qui fournissaient au monde le mobilier de nos ancêtres, sans cesse renouvelé et soigneusement mitraillé pour simuler le travail des tarets vénérables. Nous voulons débarrasser l'Italie des musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières.

Musées, cimetières!... Identiques vraiment dans leur sinistre coudoiement de corps qui ne se connaissent pas. Dortoirs publics où l'on dort à jamais côte à côte avec des êtres haïs ou inconnus. Férocité réciproque des peintres et des sculpteurs s'entre-tuant à coups de lignes et de couleurs dans le même musée.

Qu'on y fasse une visite chaque année comme on va voir ses morts une fois par an!... Nous pouvons bien l'admettre!... Qu'on dépose même des fleurs une fois par an aux pieds de la *Joconde*, nous le concevons!... Mais que l'on aille promener quotidiennement dans les musées nos tristesses, nos courages fragiles et notre inquiétude, nous ne l'admettons pas!...

Admirer un vieux tableau, c'est verser notre sensibilité dans une urne funéraire au lieu de la lancer en avant par jets violents de création et d'action. Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés?

En vérité, la fréquentation quotidienne des musées, des bibliothèques et des académies (ces cimetières d'efforts perdus, ces calvaires de rêves crucifiés, ces registres d'élans brisés!...) est pour les artistes ce qu'est la tutelle prolongée des parents pour des jeunes gens intelligents, ivres de leur talent et de leur volonté ambitieuse.

Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un baume à leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit... Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants *futuristes*!

Viennent donc les bons incendiaires aux doigts carbonisés!... Les voici! Les voici!... Et boutez donc le feu aux rayons des bibliothèques! Détournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées!... Oh! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses! A vous les pioches et les marteaux!... sapez les fondements des villes vénérables.

Les plus âgés d'entre nous ont trente ans : nous avons donc au moins dix ans pour accomplir notre tâche. Quand nous aurons quarante ans, que de plus jeunes et plus vaillants que nous veuillent bien nous jeter au panier comme des manuscrits inutiles!... Ils viendront contre nous de très loin, de partout, en bondissant sur la cadence légère de leurs premiers poèmes, griffant l'air de leurs doigts crochus, et humant, aux portes des académies, la bonne odeur de nos esprits pourrissants déjà promis aux catacombes des bibliothèques.

Mais nous ne serons pas là. Ils nous trouveront enfin, par une nuit d'hiver, en pleine campagne, sous un triste hangar pianoté par la pluie monotone, accroupis près de nos aéroplanes trépidants, en train de chauffer nos mains sur le misérable feu que feront nos livres d'aujourd'hui flambant gaiement sous le vol étincelant de leurs images.

Ils s'ameuteront autour de nous, haletants d'angoisse et de dépit, et, tous, exaspérés par notre fier courage infatigable, s'élanceront pour nous tuer, avec d'autant plus de haine que leur cœur sera ivre d'amour et d'admiration pour nous. Et la forte et la saine Injustice éclatera radieusement dans leurs yeux. Car l'art ne peut être que violence, cruauté et injustice.

Les plus âgés d'entre nous n'ont pas encore trente ans, et pourtant nous avons déjà gaspillé des trésors, des trésors de force, d'amour, de courage et d'âpre volonté, à la hâte, en délire, sans compter à tour de bras, à perdre haleine.

Regardez-nous! Nous ne sommes pas essoufflés... Notre cœur n'a pas la moindre fatigue! Car il s'est nourri de feu, de haine et de vitesse! Cela vous étonne? C'est que vous ne vous souvenez même pas d'avoir vécu! — Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles!

Vos objections? Assez! assez! Je les connais! C'est entendu! Nous savons bien ce que notre belle et fausse intelligence nous affirme. — Nous ne sommes, dit-elle, que le résumé et le prolongement de nos ancêtres. — Peut-être! soit!... Qu'importe?... Mais nous ne voulons pas entendre! Gardez-vous de répéter ces mots infâmes! Levez plutôt la tête!

Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi insolent aux étoiles!

F.-T. Marinetti.

LA VIE DE PARIS

" Le Roi " à l'Elysée... Palace

Il y eut avant-hier soir dans tous les théâtres de Paris, à l'heure où généralement s'éteignent les dernières chandelles et où les artistes remplacent en hâte par leurs sombres vêtements familiers les somptueux et éclatants oripeaux professionnels, un inusité et tout à fait surprenant branle-bas!

Les lampes électriques restèrent allumées dans les loges et chacun échangea au contraire ses costumes de théâtre contre des travestissements plus éclatants et plus somptueux encore : c'est que tous les artistes de Paris étaient conviés à venir fêter la 200e représentation du *Roi*, le magnifique succès du théâtre des Variétés!

Et à l'heure où, les autres nuits, filent seulement dans l'immense avenue quelques autos silencieuses ramenant vers les Passy ou les Auteuil les amateurs de spectacle, c'était la curieuse et ininterrompue chevauchée des HP de tous formats, de tous moteurs et de tous vernis.

Les autos s'arrêtaient devant la porte illuminée de l'Elysée-Palace et, entre deux haies de curieux acharnés autant que noctambules, déposaient des petits paquets de soie froufroutants qui étaient des femmes costumées, et des pantins plus ou moins comiques qui étaient des hommes déguisés.

Le seuil franchi, il fallait montrer patte blanche et carte beige personnelle à trois juges revêtus de pourpre qui, gravement, pointaient les arrivants sur une feuille de contrôle. Quand on avait franchi Minos, Eaque et Rhadamante, il fallait remettre sa carte à un cerbère, et alors seulement on était autorisé à recevoir la poignée de main de bienvenue d'un doge à lorgnon souriant, qui n'était autre que Fernand Samuel, directeur de l'heureux théâtre des Variétés et maire du palais sans soucis du triomphant roi de Cerdagne.

Une foule compacte et bigarrée, composée des plus jolies actrices de Paris et de tous les hommes qui de tout près ou d'excessivement loin ont des raisons de s'intéresser aux choses du théâtre, allait et venait dans les immenses salons éclairés *a giorno*, chacun examinant son voisin et s'amusant de reconnaître tout à coup sous l'accoutrement le plus baroque et le plus imprévu un grave confrère inséparable, dans son souvenir, de la plus sévère jaquette ou de la plus solennelle redingote!

***

Quand il parut que tous les privilégiés de cette fête ravissante devaient être arrivés, on vit s'avancer, puis se former en rond une fanfare de gardes républicains, qui, sous la conduite d'un chef de musique grassouillet à la mine et aux gestes prodigieusement comiques, se mit à défiler le répertoire classique des concerts de jardins publics... Il fallut à la foule quelques instants pour reconnaître sous ces uniformes tous les artistes des Variétés soufflant dans des instruments bigophones, au rythme de la baguette de l'impayable Guy. Ce fut un éclatement de rires et de bravos, qui devint de la frénésie quand Max Dearly fit entendre, accompagné en sourdine par ses camarades, le classique solo de piston des auditions en plein air.

La fanfare ayant ensuite entonné la *Marche de Cerdagne*, on vit entrer sur un cheval en carton à jupe le roi Jean IV lui-même, escorté d'un état-major chevauchant également des coursiers provenant de la même écurie.

Un cortège solennel se forma aussitôt spontanément et le peuple, suivant son souverain en poussant des vivats et des clameurs, gagna les salles à manger et s'éparpilla en groupements sympathiques autour d'une multitude de tables luxueusement fleuries.

Sur ces tables chacun trouva un très joli menu orné d'un dessin de de Losques et représentant spirituellement le Roi embrassant en même temps Mlle Lavallière et Mlle Lantelme, qui furent chacune exactement cent fois de suite l'espiègle et délurée petite You-You de la comédie de MM. de Caillavet, Robert de Flers et Emmanuel Arène.

Je renonce à vous donner une idée de l'aspect féerique que présentait alors cette foule de jolies actrices aux parures brillantes et chatoyantes encadrées de dominos et de costumes masculins variés à l'infini, et échangeant d'une table à l'autre des propos joyeux et des répliques — je vous jure — le plus souvent spirituelles!

A la table d'honneur présidait Samuel le Magnifique — le Doge de face, — ayant à ses côtés Mmes Lender, Séverine, Yvette Guilbert et Mily Meyer. Beaucoup plus préoccupé de savourer l'excellent menu que de faire du reportage, j'avoue à ma honte de soiriste n'avoir pas songé à noter exactement le nom de toutes les belles invitées; au reste, mes deux manchettes et mon plastron n'y auraient pas suffi... Cependant en forçant mon souvenir, je vois passer devant mes yeux fermés, se suivant en théories suggestives et galantes :

Mmes Lavallière, en délicieux petit cow-boy; Lantelme, en mignonne bohémienne; Jeanne Saulier, charmante en toilette 1830; Germaine Gallois, [illegible] en Hollandaise; Diéterle, en gitane, [illegible] petite statue de Saxe; Marville, superbe en robe second Empire; Lyse Berty, ravissante en Espagnole de Zuloaga; Ginette, exquise en Mexicaine; Ugalde, si svelte en tambour royal; Juliette Clarens, toute gracieuse en Leonida de *Bohémos*; Corciade, éclatante en fleur écarlate; Faber, très belle en dame Louis XV; Delza, toute séduisante en son originale toilette premier Empire.

Mais comment sortir de ce recensement monstre sans avoir recours à l'ordre alphabétique? Et je note :

Mmes d'Argy, Azmiont, Raymonde Ariel, Yv. d'Arthigny, Arnoult, Lebergy, Becker, Yv. Bariel, Brasseur, Chapelas, Cézanne, Clairville, Th. Cernay, Campton, Caumont, Th. Berka, Blangot, Gaby Boissy-Barat, Baretty, Baron, Cl. Barton, Paul Boyer, Debacker, Renée Desprez, Debério, Derys, Debrenne, Déreval, Mitzy-Dalti, M. Durand, Depas, Ad. Doré, Destrelles, Delmarès, Derminy, Desbarolles, Rose Demay, Ch. Dix, Demours, Daurel, Delyane, Fursy, Gilberte, Gareda, Guillemin, Guérin, Guardia, Germaine, Heffler, M. L. Herrouet, Invernizzi, Isola, Issaurat, Ev. Janney, miss Lawler, Lender, Lukas, Henriette Lamy, Lynnès, Lillianne, Leduc, Lynn, Le Bland, Lambert, Lançay, Lenepveu, Lauzière, de Méringo, Mérindol, Marcilly, Yves Maëlec, Marie Magnier, Mérentié, Marre, Méry Picard, Ninone, Maylianes, Morly de Moreira, Madry, Miiot, Darcylo, Flor Mignot, Andrée Milly, miss [illegible], Prince, Perryn, Pelaire, Pârès, Lucie Pézet, Alice Perret, du Perray, Jeanne Rosny, M. L. Roger, Simon-Girard, Mary Stelly, Sandry, Andrée Sylvane, Spirisco, Tursanne, de Thau, Talmont, Jeanne Ugalde, G. Vix, Vitu, Valdey, Colette Willy, Vermell, Voulzie, Villemain, Watson, Yahne, Yrven, etc., etc.

Lorsque tout le monde fut assis, on vit entrer non sans stupéfaction, très élégant dans son frac irréprochable, un souverain voisin, à la barbe chenue et soyeuse, qui s'avança majestueusement parmi les tables et s'en alla donner l'accolade à son collègue de Cerdagne. Cette étonnante Majesté n'était autre que l'excellent Huguenet qui, une fois de plus, savez-vous, remporta un magnifique succès.

Après le souper, on se répandit — selon l'expression consacrée — dans le hall immense, où, après que l'on eut écouté une amusante chanson improvisée par Fursy et avoir regardé une pièce d'ombres donnée par les chansonniers de la Lune rousse, on organisa des valses endiablées et des farandoles monstres!...

Et pendant ce temps les projecteurs répandaient sur les danseurs des faisceaux lumineux de toutes couleurs, et le magnésium des photographes faisait rage...

Et ce fut l'Aurore aux doigts de rose qui, en même temps qu'elle entr'ouvrait les portes de l'Orient, dut se charger de fermer celles de l'Elysée-Palace.

Un Monsieur de l'Orchestre.

Échos

La Température

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande pureté, et le soleil — réjouissant prélude du printemps — brille du plus vif éclat. Quant à la température, elle est sensiblement la même que celle de la veille, pendant la matinée. A sept heures du matin le thermomètre marquait 2° au-dessous de zéro; mais l'après-midi on notait 11° au-dessus. La pression barométrique, qui s'est un peu relevée, accusait, à midi, 766^{mm}.

Une aire anticyclonique couvre l'Europe centrale, et le maximum barométrique se trouve près de Vienne (770^{mm}).

Des neiges et des pluies sont tombées dans le nord et l'est du continent. En France, le temps a été beau partout, mais la mer est très houleuse sur les côtes de la Méditerranée.

La température se relève notablement sur nos régions du Sud.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 0° à Boulogne, à l'île d'Aix, 2° à Cherbourg, à Biarritz et à Bordeaux, 3° à Ouessant, 5° à Toulouse, 6° à Marseille, 8° à Perpignan et à Cette, 11° à Oran, 16° à Alger.

Au-dessous de zéro : 0°3 à Rochefort et à Limoges, 1° à Nantes, au Mans et à Lyon, 2° à Dunkerque et à Charleville, 3° à Nancy et à Besançon, 5° à Belfort.

En France, le temps va rester beau et frais, sauf dans le Midi où des pluies sont probables avec température relativement élevée.

(La température du 19 février 1908 était, à Paris : 8° au-dessus de zéro le matin et 9° l'après-midi; baromètre : 758^{mm}; grande pluie.)

Monte-Carlo. — Température : à dix heures du matin, 12°; à midi, 14°; temps doux.

Nice. — Température : à midi, 15°; à trois heures, 14°.

Du *New York Herald* :

A New-York : Temps pluvieux. Température : maxima, 10°; minima : 3°. Vent d'est, modéré.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 8°; minima, 0°. Vent est-sud-est, faible. Baromètre : 768^{mm}.

A Berlin : Temps beau.

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du *Figaro* :

Prix Michelet : Frivole; Fringante.
Prix de Mayenne : Fada; Bourgogne.
Prix Léda : Farnèze; Frégoli.
Prix Mambrino : Fresnay; Escapade.
Prix de Maisons-Laffitte : Electa; Eclaireur.
Prix du Plateau : Fred Leyburn; Elisabeth.
Prix de La Varenne : Elysse; Etendard.

A Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stancioff, ministre de Bulgarie à Paris, de déposer en son nom une couronne sur le cercueil du marquis Costa de Beauregard et d'offrir ses condoléances à la famille du défunt.

M. Jean Richepin a fait jeudi son entrée sous la Coupole au son du tambour. C'est le rite. Lorsqu'un nouvel académicien, vêtu de son habit neuf, se présente devant la lourde porte verte, des militaires portent les armes et le tambour bat aux champs. Depuis Napoléon Ier, il y a toujours eu dans le vestibule du palais, aux jours de réception académique, un piquet d'honneur et un tambour.

Toujours, sauf une fois, voilà trois ans, quand M. Etienne Lamy vint prendre séance. Ce jour-là il y eut bien un piquet d'honneur, mais le tambour manquait. A sa place, il y avait un clairon. Un clairon! tout le monde fut d'accord pour le prier de se taire. M. Etienne Lamy fut reçu sans tambour ni trompette.

Le secrétaire de l'Institut fit au ministère de la guerre les démarches nécessaires pour éviter le retour d'un pareil incident. On lui promit que jamais plus on ne verrait de clairon sur le passage du récipiendaire. Mais, pour plus de certitude, le secrétaire perpétuel, chaque fois qu'il écrit au ministre pour lui demander le piquet, prend soin d'ajouter : *avec un tambour*.

RUPTURE

FABLE

J'ai vu, jeudi soir, sur le quai
Noir de gens quittant la Coupole,
Une belle fille au galbe marqué
Digne d'un fronton d'Acropole.
Comme elle hélait un sapin,
Je l'abordai, flâneur qui muse
« Quoi? vous pleurez quand tout Paris s'amuse? »
Lors, elle dit : « C'est que j'étais la Muse,
La Muse de Jean Richepin!
Or, il me quitte, il me lâche, il me plaque!
Oh! je ne me plains pas d'ailleurs,
Car il m'a couverte de fleurs,
Et dans les termes les meilleurs!
Mais, avec l'habit vert et le chapal à claque,
Je sens, quitte à le regretter,
Qu'il ne peut plus me fréquenter!
Il ne le peut plus! c'est dommage!
Le voilà désormais forcé
D'être sage comme une image,
Officiel et compassé!
Pour mesurer au centimètre
Chaque pensée et chaque mot,
Je parle trop vite et trop haut :
Je ne pourrais plus que le compromettre!
Puis, ce n'est pas mon genre, à n'importe quel prix!
Donc il doit me mettre à la porte;
Et je l'ai fort bien compris
C'est pour cela que j'ai pris
Ce taxi qui me transporte
Au prochain bouchon
Chez Ponchon! »

Louis MARSOLLEAU.

M. Alphonse Lemerre, éditeur du Parnasse, « l'homme qui bêche tout nu », était maire, maire de Ville-d'Avray, depuis de longues années.

Or hier il a adressé sa démission au préfet de Seine-et-Oise. Les motifs sont d'ordre politique, nous dit une dépêche. On ne sait pas si le préfet sera content. Mais les habitants de Ville-d'Avray, sûrement, auront des regrets.

Chaque année, en effet, au pied du Tapis-Vert, M. le maire faisait dresser une tente foraine où des artistes célèbres venaient donner les plus belles représentations du monde. C'étaient Worms et Mme Barretta-Worms; c'étaient les deux Coquelin. Le prix des places tombait dans le tronc tricolore des œuvres municipales. On ignore si le successeur de M. Alphonse Lemerre à la mairie lui succédera aussi comme imprésario. On en peut douter. Et tant pis pour les pauvres!

Réponse collective.

Pour répondre aux nombreuses demandes de renseignements qui lui sont adressées, Henri Petit, le grand tailleur-couturier, annonce que l'inauguration de ses nouveaux salons du boulevard Malesherbes aura lieu dans une huitaine de jours. Ses clients ne perdront rien pour attendre, car il leur promet des révélations et des créations sensationnelles au point de vue du genre et des prix spécialement établis pour cette circonstance.

Faire venir le public est bien, le retenir est mieux encore; tel est le cas de *la Revue des Folies-Bergère* qui voit chaque jour augmenter son succès, grandir son triomphe. Il est vrai que cette merveilleuse revue est interprétée par une troupe unique, comme jamais l'on n'en vit encore une : miss Campton, Marthe Lenclud, Clara Faurens, Claudius, Pougaud, Maurel, Morton et Marie Marville, tels sont les incomparables interprètes du « clou de la saison ».

Le commandeur Pini quittera Paris aujourd'hui. Il se rend à Londres, où il compte passer quelques jours.

Il a été, hier soir, l'hôte de M. Ad. Guyon, président de la société « le Sabre », qui donnait, en son honneur, un élégant dîner d'escrimeurs.

La plus goûtée, la plus appréciée de nos grandes marques françaises par la haute société russe est la plus aristocratique de nos marques, la Lorraine-Dietrich.

Une admirable six-cylindres Lorraine-Dietrich, destinée au prince Orloff, ce dilettante de l'automobile, vient précisément d'arriver à Monte-Carlo.

Elle l'a gagné par la route, conduite par Rougier, ce maître du volant, qui, avec elle, a brûlé les étapes. Ne disons pas en combien peu de temps, pour ne point effaroucher les célérophobes.

Le chasseur-statisticien :

Il ne s'agit pas d'un adepte de saint Hubert, mais du chasseur du théâtre Michel. En effet, ce jeune factotum s'étant amusé à relever chaque soir, pendant les cent premières représentations du *Poulailler* et de *Feu la Mère de Madame*, les deux étourdissantes pièces du théâtre Michel, le nombre d'autos et de voitures de maître dont il a ouvert les portières, est arrivé au chiffre fantastique de 6,362 automobiles, 1,985 voitures attelées en double et 3,832 voitures attelées d'un seul cheval.

Il n'a pas daigné s'occuper des taxi autos ni des fiacres.

Les réceptions académiques ont toujours été de très brillantes manifestations d'élégance auxquelles l'auguste Coupole prête un peu de son imposante solennité. Celle de M. Jean Richepin n'a point failli à une tradition qui moins que toute autre risque de péricliter. Aussi fut-elle pour le « Parfum de la Dame en Noir » comme un baptême définitif de suprême élégance, comme une consécration dernière de cette « captivante et adorablement désespérante odeur » que fit sienne l'héroïne de Gaston Leroux, avant qu'elle fût adoptée par toutes les Parisiennes.

Nouvelles à la Main

Les crédits de la marine.

— On assure que M. Caillaux et M. Picard ne s'entendent guère. Il y a choc.

— Il y a même abordage...

Les agents des P. T. T. malmènent fort M. Simyan.

— Mais M. Simyan a du caractère. Il va prendre une rude revanche.

— Sur ses employés?

— Mais non, sur le public!

***

— Comment finiront ces manifestations des postiers?

— On en fourrera quelques-uns à la boîte...

Le Masque de Fer.

Le complot Caillaux

M. Caillaux fomente un petit complot (tout petit) contre ses collègues du ministère, et en particulier contre le président du Conseil auquel il voudrait bien succéder.

Le pétard éclaterait au lendemain du vote de l'impôt sur le revenu et par conséquent à la veille de la discussion des crédits sur la marine.

On sait que M. Alfred Picard va demander au Parlement les 225 millions qu'il estime indispensables pour la mise en état de notre flotte actuelle, c'est-à-dire de la flotte qui est sur mer ou dans les chantiers. D'autres sommes seront par la suite votées pour l'augmentation de nos escadres, si nous ne voulons pas tomber à bref délai au cinquième rang des puissances navales.

Mais en ce moment il n'est question que des dépenses immédiatement nécessaires pour l'entretien, l'achèvement, les réparations, les bassins de radoub, le matériel d'armement, les munitions, etc., que notre défense nationale exige depuis longtemps et qu'il est urgent de voter.

C'est sur cette question de défense nationale (la chose est à peine croyable) que M. Caillaux a décidé d'engager la lutte contre le cabinet Clemenceau.

D'après le ministre des finances, il n'y a aucune urgence pour le vote de ces 225 millions, et il y a en outre exagération dans l'évaluation de ces dépenses. Il faut, selon lui, connaître d'abord les réformes que M. Alfred Picard prépare dans le personnel des arsenaux, dans le mode de nos constructions navales, etc... Ces réformes, qui demandent encore plusieurs mois d'études et que M. Picard veut faire connaître avec le programme des commandes futures, M. Caillaux prétend qu'elles doivent précéder toute dépense, quelle qu'en soit la date, et il affirme que son collègue de la marine exagère d'ailleurs le péril de la flotte et le vide de nos arsenaux.

— « Et puis, ajoute-t-il, je ne veux pas être le ministre de la faillite de la République. Or, on va à la faillite avec les dépenses de la guerre et de la marine. »

Plutôt que d'accepter le devis de M. Picard, M. Caillaux donnera donc sa démission, au lendemain du jour où aura été voté au Palais-Bourbon l'impôt sur le revenu, qu'il considère comme la grande pensée de son règne et dont il s'attribue le mérite à l'exclusion des autres ministres qui l'ont, hélas! défendu au même titre que lui. Il veut même essayer de lier le sort des lois ouvrières au rejet des crédits de la flotte.

Il espère avoir sur ce terrain l'appui et l'adhésion de deux autres de ses col-